

Philippe LE GRAND

De Haut Vol

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3362-3

© Philippe Le Grand

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Ronan s'était familiarisé avec le trajet qu'il parcourait désormais sans hésiter. Envoyé en mission spéciale par le père, il lui appartenait, selon les termes *mêmes* du patriarche, d'inculquer à son héritière « l'art et la passion pour la libre expression ». La tâche s'avérait plus ardue qu'il n'y paraissait. L'ampleur du challenge, Ronan l'avait mesurée dès les premiers cours. Elsa se montrait réticente à toute notion de solfège. De guerre lasse il s'était résolu à lui proposer d'interpréter quelques airs connus. Un maigre répertoire vite épuisé, et puisqu'elle n'était pas de nature à s'éterniser sur un obstacle a priori infranchissable, elle se plia à une relative méthode de travail.

Etonnamment, Elsa accepta de faire ses gammes, selon un mode d'apprentissage très éloigné des méthodes du jeune professeur. Ce régime singulier aux antipodes de la pédagogie académique dispensée par Ronan tant en cours particuliers qu'en cours collectifs au centre culturel municipal, donna lieu à des confrontations et des tensions récurrentes. Avec le temps pourtant, les relations s'étaient améliorées et les cours pouvaient parfois se dérouler normalement. Ronan avait la faiblesse de penser que son implication dans un clash familial qui avait, comme de coutume, opposé Elsa à ses parents au sujet de la question hautement existentielle des horaires de la leçon de piano n'était pas étrangère à ce revirement d'attitude.

Marchant, perdu dans ces pensées qui le reconnectaient à ce sport un peu spécial, Ronan s'apprêtait à dispenser sa onzième leçon. Il venait de déboucher dans l'étroite ruelle, déserte à ce moment comme à toute heure, paisible et éloignée du centre-ville de Caen. C'était le début d'après-midi. Les maisons construites à l'aube du siècle précédent avaient survécu à l'histoire de la ville et au bombardement de juin 1944. Elles s'élevaient, majestueuses, et fières d'être des rescapées, rares dans cette partie de la Normandie. La rue des Rosiers semblait avoir été préservée de ces temps destructeurs.

A l'heure où la journée, pour lui, venait de débiter, il éprouvait toutes les peines du monde à se motiver pour ce combat dérisoire, éternellement recommencé, cette lutte pour tenter de sensibiliser Elsa à l'art musical. Le prétexte pour s'opposer à la volonté de parents oppressants était béni. Ces cours représentaient une porte de sortie inespérée et d'après elle pas forcément sans issue pour échapper à leur emprise, la voie royale pour s'affirmer. Pour nourrir ce foyer d'inquiétudes de parents depuis toujours désarmés, aussi peu assidue au piano qu'aux études du lycée, l'adolescente jouait à fond l'insouciance. La ficelle était grosse, mais imparable et Ronan en pâtissait.

Face à la demeure de la famille Desfontaines, sortant de son état semi-léthargique, le professeur remarqua combien les propriétaires avaient choisi de

préserver l'esprit initial, enraciné dans une autre ère, de cette bâtisse imposante. Ils avaient su ne pas se laisser tenter par des architectures fantasques pour la restauration d'une façade éprouvée par le temps. Posté devant la grille aux solides barreaux, il aperçut la jeune fille à une fenêtre du premier étage. Une apparition brève. Bien que sans illusion, Ronan considéra que c'était bon signe. Il semblait être attendu. Pouvait-il espérer que l'élève ne feindrait pas de subir les cours de musique comme un exercice imposé sous la torture ?

Sans presser le bouton de la sonnette, il attendit l'ouverture de la grille.

Il n'eut pas à patienter. La porte d'entrée s'entrouvrit légèrement. Il s'avança dans la courte allée et pénétra dans un vestibule désert, habité par le silence. Sans s'étonner de cet accueil mystérieux et peu soucieux de tenir compte des fantaisies de l'adolescente, il se rendit droit au salon. Il découvrit une élève affairée à sortir ses partitions d'un sac en plastique usé, à l'image de l'amour qu'elle portait à la musique.

Le visage juvénile, un peu rond, de la jeune fille ne trahissait pas son tempérament. Frisés et mal coiffés, les cheveux en désordre donnaient un aperçu du soin qu'elle apportait à son apparence, et laissaient imaginer un réveil matinal récent qui ne laissait rien présager de bon pour la séance à venir. Une bouche charnue et un nez en trompette achevaient de compléter une apparence de laquelle se dégageait une forte

personnalité que Ronan découvrait chaque jour un peu plus.

C'est avec un regard chargé de reproches qu'elle se tourna vers son professeur.

- « Vous êtes de nouveau en retard », lança-t-elle avec une insolence habituelle.

Ronan ne sut d'abord que répondre et continua en se dirigeant d'un bon pas vers le piano.

- Eh oui, ma jeune amie, que veux-tu ! Voilà ce que des nuits sans sommeil font de moi : un incorrigible déphasé !

- Vous jouez toujours dans ce pub ? Comment s'appelle-t-il, « La Campagnette », c'est ça ?

Tout en sortant son carnet de cours de sa sacoche, Ronan acquiesça.

- Je n'aime pas ce bar, reprit-elle d'un ton provocateur. On n'y trouve que des vieux.

Sans la regarder, plongé dans la lecture de ses notes, Ronan garda un air détaché :

- Et moi ce que j'aime à la Campagnette, c'est qu'on n'y retrouve pas des gamines de dix-sept ans. Bon, commençons maintenant, nous avons suffisamment bavardé.

Étonnamment, la leçon fut productive. Le ton sec et sans concession du jeune homme avait produit ses effets. Elsa découvrit qu'elle ressentait à l'égard du professeur une forme de respect. Peut-être était-elle

surprise par l'indifférence qu'il opposait à ses agressions récurrentes, sautes d'humeur et la panoplie d'ado rebelle dont elle s'affublait. Pourtant piégée par son inconstance, elle se montrait incapable de tenir plus d'une heure dans le même état d'esprit.

Au terme de la leçon, c'est avec un grand sourire qu'elle raccompagna Ronan, qui ne se laissa pas surprendre par ce changement d'attitude et qui accueillit d'un air entendu les remerciements maladroits qu'elle lui adressa. Il ouvrit la porte d'entrée et se retourna pour la saluer. Elle se tenait à proximité, sourire aux lèvres, les yeux levés vers lui dans un air à la fois fier et gêné.

Peut-être, se dit Ronan, commence-t-elle à ressentir quelques scrupules... Pas si facile de prétendre avoir un caractère aussi infect.

Il se reprit aussitôt. *Je n'ose le croire*, pensa-t-il, convaincu d'avoir, l'espace d'un instant d'inconscience, envisagé un miracle.

Il la dominait d'une demi-tête, et il n'y avait bien que par la taille que l'on pouvait la dominer. Il remonta le col de son imperméable, recoiffa ses cheveux blonds d'un geste machinal, ce qui remplaça sa grande mèche sur une ligne aussi impeccable que possible. On aurait pu voir dans ce geste le fruit d'une décision consciente, mais cela restait en réalité parfaitement incontrôlé, comme si la courroie de sa vraie nature s'était brusquement remise en place. Il

adressa un hochement de tête à son élève, restée dans le couloir, son sac plastique troué à la main.

- Je reviens samedi prochain ?

- Oui, oui... M... Merci !

- Bien. Alors sois présente et aussi attentive qu'en fin de cours. Tu commences à t'en sortir, et tu verras qu'en fin de compte, il y a pire comme supplice.

L'élève décampa, muette. Elle devait préférer probablement, pensa Ronan, garder pour elle la demi-douzaine de répliques cinglantes qui lui venait ipso facto à l'esprit. *Deviendrait-elle sociable ? Il faudra que j'en parle à ses parents...*

Ils se quittèrent donc sur ces paroles et le professeur prit son chemin, avec la démarche et l'apparence stéréotype de l'enseignant sans histoire.

Elsa resta un instant à le regarder. Elle ne pouvait s'empêcher d'être intriguée par cet air sérieux, certaines attitudes austères. Derrière des lunettes rondes qui semblaient compléter une panoplie bien assortie allant de la sacoche aux chaussures en cuir, en passant par le traditionnel imperméable cintré, les cheveux blonds, fins et rangés au métronome, à la manière des notes de musique sur une portée. Une vraie caricature de professeur de musique.

Elsa avait suffisamment joué de la patience de Ronan et mis à mal ses nerfs pour discerner l'imperceptible décalage entre cette apparence lissée et un caractère illisible. Une légère incohérence, une

dissonance dans les accords entre ce look impeccable, classique et la face cachée d'une identité ambiguë.

Personne dans l'entourage de Ronan n'avait pourtant cette opinion. Elsa, c'était différent. Sans doute seule à avoir capté cette dualité, ce mystère l'intéressait. Peut-être était-ce la raison à la sympathie croissante qu'elle éprouvait envers lui, bien qu'elle fit tout son possible pour se garder de le lui laisser entrevoir. Inutile de se payer de mots, le jeune professeur n'était pas aussi sage que ce que sa mère blonde sobrement posée au-dessus de lunettes tentait de l'afficher.

A travers les carreaux opaques, salis, usés par des années de négligence, la vie s'apercevait d'en bas. Le bar aménagé par le tavernier dans une ancienne cave disposait d'une ancienne aération placée à un demi-mètre du niveau de la rue, laissant autrefois pénétrer le jour et l'air frais. Dans cette cache, le gérant du bar pouvait à loisir contempler les allées et venues de tous, passants affairés, couples enlacés, enfants batifolant en sortant de l'école primaire. Il ne manquait rien de ce que ses observations pouvaient révéler.

Le regard de Tom suivait de près l'agitation de la place Saint-Sauveur qui battait son plein en ce mercredi après-midi et tout ça l'impressionnait. L'angoissait. La foule, l'agitation, la vie, revêtaient la forme d'une oppressante sensation d'exclusion. Son bar était en quelque sorte le refuge, voire la tanière d'un homme rongé par un sentiment de rejet du monde. Un sanglier blessé. Il aurait fallu remonter jusqu'à sa plus tendre enfance pour retrouver quelque raison à cet étrange comportement. Mais personne n'avait pris la peine de s'en préoccuper. Ni femme, ni famille bienveillante. Il y avait bien quelques amis, à la situation peu enviable. Il y avait aussi les clients habituels, ou des connaissances passagères, des relations dites « professionnelles », exécutants de commandes douteuses, à qui il fallait bien confier de

temps à autres des missions. Des rapines, ou encore de vrais projets de vols.

De fait, la Taverne de Tom, réputée pour sa bière tiède et son café au marc, ne brillait pas par la qualité de sa fréquentation. Certains des habitués se retrouvaient même régulièrement propulsés sur le trottoir, à l'heure où les âmes bien pensantes se reposent.

A Caen, Tom représentait la référence incontournable en matière de petit banditisme, car il pratiquait volontiers recels et cambriolages. Ce qui lui apportait une clientèle variée et sans cesse renouvelée. Son second, ou premier, métier consistait à servir d'intermédiaire entre le commanditaire - mal intentionné - et l'exécutant - bien exercé. L'activité de tavernier vue sous cet angle, pouvait s'avérer extraordinairement enrichissante.

Cette fois, ce ne fut pas du fait de perturbations et cris d'un soiffard affalé sur son comptoir qu'il s'arrêta d'épier les passants dans la rue, mais à cause de la venue d'un homme tranquille, au pardessus gris, portant d'un air détaché un petit sac à dos sur l'épaule gauche. Tom le reconnut aussitôt. Il n'avait jamais su son nom, mais identifia un exécutant avec lequel il en était déjà au troisième contrat en deux mois. La dernière commande intéressante, sortait de l'ordinaire : un livre, d'une valeur telle aux yeux des commanditaires que Tom imaginait que ce devait être un bouquin sacrément précieux ! Apparemment il remontait au Moyen-Âge,

donc il devait être fragile avec des pages qui partent en miettes dès qu'on les touche. Ça n'était pas une mission aussi simple qu'il y paraissait. Toujours était-il que l'homme à l'allure impeccable semblait porter sur son épaule un butin qui laissait augurer une fin de mois très prometteuse.

D'émotion, le tavernier frotta de sa main adipeuse une joue rougeaude et mal rasée. Cet homme ventripotent qui donnait l'impression d'être dans un état d'irritation permanent s'était accommodé d'une hostilité muette et routinière en s'affairant continuellement derrière son comptoir, occupé, comme tout gérant de café qui se respecte, à rendre un peu de dignité à un endroit à l'hygiène discutable. Sans dire un mot ou même manifester son intérêt pour le nouvel arrivant, Tom sortit une tasse à café, l'emplit d'un liquide foncé à l'odeur prononcée et la plaça face à son jeune client.

L'exaspération pointait sur son gros visage bouffi. Puis il se reprit. Un simple regard entre les deux hommes suffit pour qu'ils se comprennent. Tom s'essuya les mains sur son tablier qui, à coup sûr, n'en était pas à sa première journée de travail et emprunta l'étroit corridor menant à la réserve. Le client lui emboîta le pas.

Leur absence fut brève et lorsque Tom regagna le comptoir, le café fumait encore. Il échangea quelques mots à voix basse avec son conspirateur, lui-même impassible, puis les deux hommes se saluèrent. Quand

le jeune homme au pardessus gris s'éloigna, avec sur l'épaule un sac à dos qui semblait allégé, il ne vit pas le sourire radieux de Tom, replongé dans de menues besognes.

Une voix s'élevait avec force. Le ton se voulait plein d'une dignité que lui conférait l'orateur. Prononcé avec fébrilité, le discours creux jouant sur des mots forts masquait avec talent la portée factice des paroles. L'illusion ainsi créée faisait effet sur l'assemblée attentive.

Dans une envolée oratoire spectaculaire, aux intonations convaincantes accentuant l'envergure officielle de la déclamation venait à présent s'ajouter un lyrisme emphatique. Car le stratège aux commandes entamait son bouquet final qui précéderait les mille crépitements de trois cents mains sur le qui-vive. Les lieux communs de l'incertitude de l'avenir et la voie prometteuse sur laquelle, mes chers concitoyens, je vous invite à résolument vous engager, venaient en effet d'être lancés. S'ensuivit évidemment une habile allusion à la prise en considération des masses électives mobilisables, étudiants et retraités, sans oublier tous les autres bien entendu, votez pour moi, merci, à dans six ans. Ouf, il était temps. En effet, par un jeu discret mais efficace, les plus affamés avaient déjà entamé un mouvement latéral progressif pour gagner des positions avantageuses dans la course aux petits fours. Cependant ce travail discret entrepris pendant plus d'une heure perdit de sa dignité dès les premiers applaudissements.

Le Maire, solennel, recevait avec complaisance l'acclamation respectueuse de ses administrés. *Cent*

cinquante, estima-t-il. Mais les efforts déployés ne seraient pas vains. Car tous avaient une famille, des amis, des relations. Et tous avaient été séduits par ce brillant discours de la non moins brillante inauguration du Centre Culturel rénové.

Un événement à la hauteur des ambitions politiques en débat sur la place publique. La « rénovation », déclinée sous toutes ses formes, prenait des aspects de bouffonnerie institutionnalisée. « Rénovation » comptait depuis peu plus de mille synonymes selon celui qui s'en appropriait le sens. La propriété du langage, c'était le monopole de la pensée. L'enjeu était d'importance. Jamais les jumeaux Robert et Larousse n'auront de tout temps eu l'occasion si nette de sauver la démocratie. De tout cœur, merci à eux pensaient certains marginaux, c'est-à-dire les sans-parti, les sans-électeur, donc, logiquement, les sans-opinion. Ronan, pour l'heure bien placé dans la course impitoyable aux gâteries d'avant-champagne, était de ceux que ce jeu de dupe ne leurrerait pas. Insensible aux saveurs mondaines, ses préoccupations du moment étaient orientées vers des plaisirs plus matériels, tant par attrait réel pour le buffet que par désir d'échapper à ces pesantes civilités, qui lui paraissaient malsaines voire insupportables. Pour autant, les impératifs d'enseignant imposaient sa présence, ne serait-ce que par le simple fait que la plupart de ses cours de musique se déroulaient dans le centre culturel municipal. Les banalités enthousiastes du premier magistrat de Caen

faisaient partie de ces incontournables obligations, que Ronan acceptait pour le mieux. Et la plupart de ses élèves se trouvaient présents, accompagnés de leurs parents, ce qui venait s'ajouter à la longue liste des justifications de sa présence.

Il fallut bien s'extraire du buffet, plus par instinct de survie que par envie. La municipalité savait décidément y faire en matière de réception, car les amuse-gueules étaient diablement délicieux. Après ces gâteries qui avaient rendu à Ronan sa sérénité, il s'agissait de s'extirper de cette masse compacte, agglutinée autour de cette réjouissance naïve. L'essentiel de la préoccupation populaire résidait-il dans ce genre de désirs simples ? Question à laquelle Ronan n'avait pour l'heure pu apporter la moindre réponse, car ses pensées philosophiques se heurtaient à la réalité qui l'entourait, c'est-à-dire à ce moment précis au fait de s'avancer sur la pointe des pieds au milieu d'une foule oppressante, en tentant de sauver sa coupe de champagne pleine à ras-bord ainsi que quelques petits fours serrés habilement contre lui.

Finalement, Ronan ne s'en sortit pas si mal. A part une ou deux tâches sur son veston, il pouvait se considérer épargné. Comme il avait réussi à conserver plus de la moitié de son champagne dans sa coupe, il s'estima victorieux de la bataille des petits fours.

Le moment de s'éloigner de l'attroupement était venu. Avec un certain flegme, il entamait son mouvement de retrait quand il croisa les époux Grandin.

Ses plus vieux clients. Dix-huit mois auparavant, à peine dix jours après leur emménagement à Iffs-en-Plaine, ville dortoir au sud de Caen, il était devenu professeur de leur fils. Cet élève de quatorze ans était un musicien appliqué qui commençait à se sentir bien à son aise devant un piano, et s'avérait potentiellement brillant. S'il lui manquait le génie, ou cette touche de sensibilité qui distingue les mélomanes des métronomes, Ronan se gardait bien évidemment de s'attarder à ces nuances qu'il était inutile d'expliquer à Monsieur et Madame Grandin. De toutes façons, peu préoccupés par l'avenir musicien de leur enfant, ils avaient fait de ses études leur priorité. C'est pourquoi ils avaient quitté la campagne pour la banlieue caennaise, à proximité des meilleurs lycées. Tant de dévotion troublait Ronan.

Monsieur Grandin s'approcha, ravi de rencontrer le jeune professeur. Il le salua vivement.

- Monsieur Lombard, quelle joie de vous voir ! Ce nouveau centre est magnifique, vous ne trouvez pas ?

Ces banalités étant dites, Ronan resta dans le registre des platitudes et répondit non sans ennui :

- Bonjour, Monsieur Grandin. Madame, salua-t-il en se tournant vers l'épouse discrète. En effet, c'est formidable. Ce centre est très beau, et on pourra bien y travailler !

Un bon point pour moi, se félicita Ronan. Je deviens expert en mondanités. Encore un peu, et je

deviendrai Docteur ès banalités publiques. Cette remarque le faisait sourire, lui qui depuis toujours n'était pas du genre à garder sa langue dans sa poche. Au fil du temps, il avait dû faire de considérables efforts pour se contraindre à retenir les mots francs et tant éloignés des bonnes convenances qui lui venaient à l'esprit. Cette prudence l'amenait en général à fuir de tels d'événements, donc participer à ce bal des petits fours, c'était pour lui une véritable gageure !

Il se souvenait de ce fiasco, sans doute son plus monumental, quelques années auparavant. Lors de la prestigieuse remise des diplômes, pour les heureux étudiants de son école de commerce : la fameuse *Rennes School of Business*, rien que le nom en disait long ! Ce jour-là, tout le monde était sur son trente-et-un. Les élèves étaient habillés comme jamais, les mamans avaient sorti leur plus belle robe, les papas regardaient avec fierté leur petit monter sur la scène. Le directeur de l'école, grand, mince et digne, appelait un à un les diplômés, qui se tenaient immobiles, droits. Et impatients. Chacun avait droit à son petit mot, une boutade, un sourire, avant de repartir avec le précieux sésame serré contre soi. Puis vint le tour de Ronan. A son nom, il s'avance. Pour lui, orphelin, personne dans la salle. Peut-être par compassion, le directeur veut se montrer agréable. Il l'interroge :

-Te voilà diplômé de la *Rennes School of Business*, maintenant. Toutes mes félicitations ! Tu devais attendre ce moment depuis longtemps, n'est-ce pas ?

Ronan ne sut pas ce qui lui prit alors. Bien sûr, il aurait dû rester dans les convenances, répondre avec une platitude exemplaire, comme il se doit. Mais c'était plus fort que lui.

-Oh, vous savez, j'attends surtout la grosse soirée juste après !

Eclats de rires dans la salle. Au fond, ses copains s'esclaffaient, le pouce levé. Des vivas se firent même entendre. Le directeur ne put réprimer un rictus de désapprobation. Ronan repartait déjà, fraîchement diplômé.

Fort de cette expérience, Ronan évitait désormais autant que possible de se retrouver dans pareille situation. Il ne se sentait donc pas particulièrement à son aise à l'inauguration du centre culturel, qui battait son plein.

Sans avoir perçu le moment d'égarement de son interlocuteur, Monsieur Grandin poursuivait un monologue enflammé sur les progrès de son fils, ses projets, son avenir.

Ronan ne trouvait pas désagréables ses interlocuteurs du moment, mais l'ambiance, les civilités et faux-semblants, ça faisait beaucoup. Tout était bien à sa place. Les serveurs servaient des invités qui les ignoraient crânement. Les responsables officiels personnalisaient leurs saluts amicaux envers des gens qu'ils connaissaient à peine et qui, forts de cette rapide entrevue s'empressaient de se forger une opinion

radicale. Ronan se sentit lui-même embarqué dans cette mascarade : n'était-il pas précisément venu par intérêt, par souhait de profiter des égards de la ville ?

Mettant un terme assez rapide à sa discussion avec Monsieur Grandin, qui s'appliquait à exposer un descriptif détaillé des résultats scolaires de son chérubin, il traversa d'une traite l'assemblée pour filer obtenir une deuxième tournée de champagne. Non sans devoir jouer des coudes.

« ...notre bonne vieille société nécessite en effet d'être rénovée. Prenons-en notre parti... »

Au milieu des rires gras et discussions creuses, Ronan venait de noter cette déclaration. Que de vains mots pour s'affranchir d'une saine action. La pire des choses qui puisse arriver à une idée noble était de se voir ainsi travestie. La Rénovation. La rénovation, c'était tantôt la Révolution, tantôt la Refondation. C'était tantôt le partisanisme, tantôt l'opportunisme. C'était tantôt l'Administrationisme, tantôt la Démocratinerie. C'était souvent le charivari, c'était toujours la cacophonie. Et tout le monde en parlait.

Mû par une curiosité instinctive, il chercha la source de cette déclaration.

Monsieur Potignac, adjoint au maire en charge de la culture, se tenait fièrement face à trois journalistes, affairés à noter, photographier, questionner, écouter, relancer leur interlocuteur du moment. En ce jour officiel, il avait particulièrement

lissé sa fine moustache et se tenait dignement en formulant avec soin chacune de ses réponses. Demain, l'Univers, Caen-magazine et quelques autres journaux publieraient le compte-rendu d'une inauguration réussie. Peut-être même placeraient-ils la rénovation du Centre Culturel en symbole de la rénovation citoyenne. Qui sait ?

Fatigué de faire le pied de grue, Ronan aurait aimé s'éloigner. Toutefois, s'il ne devait y avoir qu'une seule raison à sa présence, il s'agissait de rencontrer le Directeur du Centre Culturel municipal. Alors Ronan s'obligea à rentrer dans le jeu des rencontres fortuites, ce qui lui valut l'immense plaisir de saluer Monsieur Pomian, et de maintenir de bonnes relations avec celui qui lui commandait la plupart de ses leçons pour le compte de la ville.

Puis il aperçut Elsa.

Accompagnée par son père, elle portait un vieux jean et un sweet-shirt assez commun, à l'effigie de Bob Marley, choisis probablement en réaction à l'événement auquel elle était contrainte d'assister. Ronan réajusta son veston, remplaça machinalement sa mèche, et se dirigea ostensiblement vers son élève.

Elle le vit bien sûr s'approcher, avec sa tenue et ses allures de prof bien-pensant, correct, civilisé, discret. Bref, l'attitude bien- comme-il-faut de Ronan semblait en parfaite adéquation avec ce lieu à ce moment précis. Le jeune homme se fondait tellement

dans ce décor qu'elle en venait à se demander comment elle avait pu le remarquer. Elle eut envie de le rejeter comme elle rejetait cet endroit, ses parents, son père qui l'avait forcée à l'accompagner, son lycée où on la traitait comme un enfant, sa vie, qui était celle d'une « adolescente qui tarde à s'affirmer », selon les termes plaqués sur chaque « cas » de façon à bien faire rentrer tout le monde dans des cases sociologiquement préétablies. Pour sa part, elle avait intuitivement compris que rentrer dans le moule conduisait à devenir une tarte, comme le disait autrefois le prodigieux Steve Jobs.

- Alors, professeur, ambiance Chouquettes-Oasis aujourd'hui ? C'est l'éclate !

- Bonjour Elsa, il te reste du Champomy si tu aimes les sensations fortes.

Un partout, se félicita-t-il.

- Ne te lâche pas sur les petits fours, tu pourrais le regretter quand tu seras plus grande...

Deux-un pour moi... Il ne faut pas qu'elle me cherche aujourd'hui.

- Ah, Monsieur Desfontaines, reprit-il en apostrophant le père de la jeune effrontée, restée coite. Je suis bien heureux de vous voir...

Les coupes de champagne se vidaient et se remplissaient à une cadence prometteuse. Le personnel, les serveurs, employés du centre, qui activement contribuaient au bon déroulement de la fête

s'affairaient. Les colonnes de la salle sous le plafond élevé donnaient une dimension considérable à ce lieu. La foule vibrait de cette même harmonie, l'universelle ambiance des inaugurations.

- Non, mais, tu es sûr ?

Ronan ne sentait pas l'affaire, ça allait mal tourner.

- Mais oui, t'inquiète, c'est dans la poche !

Les deux jeunes hommes se tenaient debout, au croisement d'une ruelle étroite dans le quartier du Vaugueux. Enthousiaste, Lucas avait entraîné son copain dans cette virée nocturne. C'était un grand brun aux tâches de rousseur, légèrement voûté, longiligne, toujours partant pour se mettre dans des situations impossibles et jouer les pires tours à ses proches. Lucas était l'un des camarades de promotion de Ronan, ils sortaient tous deux de la même école de commerce et partageaient de nombreux souvenirs d'étudiants. Le hasard ou la bonne fortune avait fait qu'ils se retrouvent tous les deux dans la même ville, et même si leurs copains de l'époque s'étaient dispersés un peu partout en France, eux pouvaient continuer à se voir régulièrement.

Pourtant, leurs chemins professionnels avaient pris des tournures différentes. Alors que Lucas suivait la voie normale d'un jeune diplômé en intégrant une entreprise de cosmétique dont il assurait l'exportation des produits, Ronan avait tout arrêté pour la musique. Pas facile de comprendre ce choix pour son ami, mais Ronan avait habitude tout le monde à certaines touches